

CHAPITRE XXXII

Le plan de Du Cantel.

Le stratagème auquel voulait avoir recours notre héros pour pénétrer dans la place de Rouen, nos lecteurs l'ont certainement deviné.

Pour ne laisser aucun doute, nous l'allons expliquer brièvement, car les événements se pressant et se précipitant dans ce drame sanglant, nous forcent de négliger les détails. Dans notre récit, sobre de développements, nous n'écrivons que ce qui est nécessaire à la clarté et à la facile compréhension des faits qui s'y déroulent et s'y accumulent.

— Avant de mettre à exécution le plan que j'ai conçu, reprit Du Cantel, en s'adressant à des Mondrins, au grand Louis et à Jacques, il faut que je connaisse bien l'état des esprits à Rouen, et si nous pouvons espérer d'être appuyés par la population. Voyons, Jacques, tu reviens de la ville, qu'as-tu fait, qu'as-tu vu ?

— L'indignation des Rouennais est à son comble, répondit l'interpellé ; j'ai vu passer le cortège qu'on amenait à la prison de la ville et j'ai eu le bonheur de pouvoir dire un mot de consolation et d'espoir à madame Du Cantel, avant que les portes du donjon se soient refermées sur elle.

— Merci, Jacques, fit Du Cantel ému en pressant les mains de son ami.

— Une foule nombreuse a fait la haie sur le passage des prisonniers. Tous les visages étaient sombres et paraissaient consternés. J'entendais autour de moi de sombres murmures, des plaintes contenues, des mots de pitié. Quelques femmes essuyaient des larmes furtives.

— Toutes les physionomies étaient hostiles aux soldats, et il m'a semblé qu'il aurait suffi d'une étincelle pour allumer l'incendie de la révolte.

— C'est bien, Rouen est à nous, Jacques, tu vas partir tout de suite pour cette ville. Voici de l'or, vingt pistoles. Il faut que ce soir tu connaisses la composition des hommes qui garderont la porte Saint-Guillaume. Tu griseras quelque homme du poste, et par lui tu pourras avoir le mot d'ordre ; si l'or ne suffit pas, voici du fer : un poignard. Pas de merci. C'est une guerre à outrance que nous entreprenons. Je te sais actif, courageux, prudent et intelligent ; va, tu reviendras cette nuit, vers deux heures du matin, nous attendre à une portée de mousquet de la ville pour nous donner tous les renseignements nécessaires.

— Vous pouvez compter sur moi. A propos, j'ai un avis utile à vous donner. En rentrant sous bois, j'ai remarqué une petite troupe de soldats qui bivouaquaient.

— Ah ! diable ! fit des Mondrins.

— Combien d'hommes ? demanda Du Cantel.

— Vingt-cinq environ.

— C'est vingt-cinq fusils de plus pour nos hommes. Il ne s'agit que de surprendre ce détachement et de l'enlever. Capitaine des Mondrins, continua Du Cantel en s'adressant à l'ex-vicaire, vous enverrez de votre côté deux émissaires aux deux troupes de révoltés qui tien-

nent la campagne du côté de Caen et de Lisieux. Qu'elles marchent immédiatement sur Rouen où leur concours nous sera probablement nécessaire.

Dès que ces ordres eurent été exécutés, Du Cantel, c'est-à-dire le général de l'armée de souffrance, rassembla tous ses hommes autour de lui.

— Enfants, leur dit-il, cette nuit la capitale de la Normandie sera en notre pouvoir ; demain toutes les administrations seront sous nos ordres. C'est la fin de nos misères.

Un murmure qui dénotait à la fois le doute et l'espoir couvrit les paroles audacieuses du chef.

— Je garantis le succès de l'entreprise, continua le général ; il y a ici cinquante cadavres de soldats ; dépouillez-les de leurs uniformes, endossez-les, et vous serez transformés en véritables guerriers ; vous en avez tous le courage ; il ne vous manque que le costume. Prenez les armes et n'oubliez pas les munitions.

— Bravo ! s'écrièrent les paysans enchantés de la proposition.

— Si vous trouvez de l'or dans les poches ; gardez-le. L'argent est le nerf de la guerre. Mais nous aurons demain à notre disposition les coffres de l'Etat et l'argent de la gabelle.

— A bas la gabelle ! vociférèrent les hommes de Du Cantel, qui en un coup d'œil se parèrent des dépouilles du détachement qu'ils avaient exterminé.

Toute la bande ne put pas prendre part au pillage.

Des Mondrins désigna ceux qui lui parurent les plus résolus pour un coup de main et qui avaient l'allure la plus martiale.

Lorsque le travestissement eut été opéré, Du Cantel révéla la suite de son plan.

— Je suis, dit-il, votre prisonnier. Des Mondrins, qui a à peu près la taille du major que nous avons tué devient votre chef. Vous me conduisez à Rouen pour me livrer à l'intendant militaire de la province. On vous prendra dans la nuit pour un détachement de la troupe envoyée à ma recherche, et l'on nous laissera pénétrer dans la ville avec joie et enthousiasme. Une fois dans la place, elle est à nous.

Des vivats répondirent à cette allocution. Et l'on a vu que le plan de Du Cantel avait merveilleusement réussi.

Seulement, un détail que nous avons omis, c'est de dire que la petite troupe laissée par le major De Vieuport à la lisière de la forêt, avait été surprise et enlevée en un tour de main, grâce au stratagème de Du Cantel et au déguisement de ses hommes.

Le général de l'armée de souffrance et son lieutenant des Mondrins montaient les chevaux du major et du second officier.

Ils purent s'approcher sans exciter de défiance, jusqu'à la sentinelle qui gardait le bivouac.

Ne reconnaissant pas les chefs, le soldat allait crier alerte, lorsque Du Cantel lui brâla la cervelle, puis s'élança sur le détachement, suivi de ses hommes qui étaient accourus au bruit du coup de feu.

Les uniformes et les armes des soldats servirent à l'équipement d'un certain nombre de paysans qui vinrent grossir le premier détachement.